N° 40 - mensuel - 4 F

cancans DE PARIS

INTERDIT A LA VENTE
AUX MOINS DE 18 ANS

Cancans de Paris

Un grand pédiâtre suédois, Karl Francken, invite les parents à se méfier de leurs enfants dès que ceux-ci sont sortis de la toute petite enfance, c'est-à-dire, précise le savant docteur, dés qu'ils ont dépassé deux ans ou deux ans et demi. Lecteurs et lectrices qui demeurez aussi épris qu'au premier jour de votre union, éteignez vos lumières avant de vous prouver l'ardeur constante de vos sentiments. Si M. Francken dit vrai, c'est à cet âge de deux ans que les impressions reçues par vos bébés sont le plus nuisibles à leur innocence. Les premières leçons de sexualité reçues à un âge aussi tendre marquent les enfants pour la vie ; et la plupart des malheureux qui, plus tard, deviennent des sadiques, des malades sexuels, des pervertis ou invertis, ont été engagés dans la mauvaise voie par un père ou une mère aussi imprudents qu'amoureux.

★

C'était, avant la guerre, une terrible « allumeuse ».

Heureusement très repérée, et qui ne pouvait plus faire de très graves dégâts.

Claude Dauphin disait d'elle :

— Elle est comme une maison á gros numéro dont la porte serait toujours fermée.

Et aujourd'hui le même Claude Dauphin, observant que la dame avait réussi à jeter le trouble dans un ménage très épris, ironisait à nouveau ;

— Elle n'allume plus maintenant que des contre-feux !

Il y a malheureusement des contre-feux qui font bien du mal !

★

Elle est toute rose, les yeux un peu perdus.

C'est qu'il lui murmure, serré contre elle, des mots tendres... tendres... Elle a bien du mal à freiner le désir qui monte en elle. Il chuchote ardemment à son oreille :

— Chérie... chérie... je vous aime... je vous désire..., j'ai une envie folle de vous...

Les mots merveilleux la grisent, et dans un souffle :

— Mon amour... mon amour... ne dites plus rien... faites les gestes !

★

Barbara Colosina, de Tarente, que son mari refusait d'embrasser parce que le baiser était « un agent de contagion microbienne », s'est assurée sur la vie pour 1.200.000 lires et son mari ne quitte plus ses lèvres.

Notre couverture, **à la honneurs de la très belle Téri Martine. Elle a 26 ans, elle est modèle professionnel à Londres. Elle mesure 1,70 m, pèse 62 kg pour 90 de tour de poitrine, 65 de tour de taille et 102 de tour de hanches. Un rêve pour un sculpteur... (Pour les heures des aviens vers Londres, renseignez vous à votre agence de voyages !.).**

Le journal intime d'un ROI VIERGE

BIEN des mystères entourent encore et la vie et la mort du roi Louis II de Bavière, celui que Catulle Mendès, en l'un de ses meilleurs romans, baptisa le Roi Vierge. Dans la si pénétrante étude psychologique qu'il a consacrée à Louis II de Bavière (« Louis II de Bavière, Bismarck et la France, petit Musée germanique », 3e édit.), Jacques Bainville, on s'en souvient, n'adoptait point la thèse des alienistes bavarois sur la folie du Roi :

« En somme, écrit-il au mois de mai 1886, les manies de Louis II, ses habitudes de misanthrope et de solitaire pouvaient s'être aggravées. On peut noter aussi des troubles nerveux, des hallucinations qui avaient pris un certain développement. Il est exact qu'il se croyait quelquefois persécuté. Mais aucun de ces symptômes n'était nouveau. Son impatience, son imagination gardaient, comme l'a observé un témoin assez pénétrant, M. de Helgal, un caractère beaucoup plus enfantin que maladif. Si Louis II était fou, il l'avait toujours été et il ne l'était guère plus en 1886 qu'en 1884. Tout bien pesé, on est en droit de conclure qu'il y a doute. Et que le doute profite donc à Louis II. »

D'autre part, Bainville notait, avec un aimable scepticisme, les déclarations solennelles du premier valet de chambre de Louis II, au lendemain de la mort du roi :

— Le roi, assurait le dévoué serviteur — et j'étais à même d'en juger, ne quittant pas ses appartements — le roi n'a jamais eu de maîtresse. Jamais, il n'a reçu dans sa chambre des dames. Il a toujours observé la plus ascétique chasteté et ne s'en est jamais départi. Tout ce qu'on a raconté de ses amours et de ses passions n'est que mensonge et calomnie. Le roi Louis est descendu dans la tombe, non pas seulement célibataire, mais le plus pur des jeunes hommes.

Célibataire, sans aucun doute. Vierge, possible. Pur, c'est une autre affaire.

Un savant historien, M. Louis Durieux, a publié un « Journal intime » du souverain qui invite à quelque réserve. Au moins si l'on veut bien le lire avec un peu d'attention. Nous y trouvons des indications nettes sur la cause des progrès de la folie royale, et notamment de l'affaiblissement continu de sa volonté. Il nous

Diane Dubois

devient, d'ailleurs, bien difficile de préciser. Nous nous contenterons de citer quelques passages particulièrement significatifs (du moins à ce qu'il nous semble) des feuillets traduits par M. Louis Durieux. Nos lecteurs sauront les lire.

Première indication, le 11 janvier 1870 :

« Ayant abandonné le baldaquin du lit royal pour ce tendre coussin d'un lieu oriental dont je rêve, je jure que, ici non plus, jamais plus avant le 10 février, je ne retomberai dans mes fautes. Ensuite, toujours plus rarement, toujours, toujours plus rarement. »

Un peu plus bas, sans autre date :

« Plus en janvier, plus en février. De toute façon, se déshabituer de tout cela le plus possible. Avec la force de Dieu et du roy ! Plus d'inutiles ablutions froides : fin. »

Le 18 mars 1872, deux lignes :

« De par le roy, fin. Jamais les mains. Jamais plus. Telle est ma volonté royale. Amen. »

Comme tous les véritables velléitaires, Louis II abusait du mot « volonté ». Un mois plus tard, trois lignes :

« De par le roy, il est ordonné, sous peine de désobéissance, de ne jamais plus toucher au roy et défendre à la nature d'agir trop souvent. »

Le 6 mars 1873, nouvel ordre, nouveau serment — à deux cette fois :

« De par le roy, au nom de notre amitié, qu'il soit juré : en aucun cas, jamais plus avant le 3 juin. »

Serment aussi vain que les précédents, ordre tôt bafoué. Louis II, qui sent sa volonté lui échapper de plus en plus, invoque les grands rois de France et d'Angleterre, les appelle à son secours ; et nous lisons le 21 janvier 1873 :

« 21 janvier, le jour à jamais inoubliable de l'assassinat de Louis XVI, roy de France et de Navarre, dans l'église. Rechute désormais impossible, sanctifié par son souvenir, ainsi que par la mort de Charles Ier, roi d'Angleterre. »

Le 30 janvier, post-scriptum :

« Dieu merci, c'est passé ! cela ne peut plus revenir. Amen. Ni maintenant, ni dans l'avenir ; ma parole royale en est le gage. »

Mais, presque aussitôt, cette réserve :

« En aucun cas plus comme le 12 mai 1872, et plus tard, aussi peu que possible. »

Qu'avait-il bien pu se passer de si extraordinaire le 12 mai 1872 ? Le 13 février, toujours 1873 (et le rapprochement de ces dates indique assez à quel point Louis II était désormais incapable de se ressaisir — si l'on peut dire), le 13 février un seul mot :

« Fin ! »

Fin ! Allons donc. Les pages se suivent — et les rechutes — et les serments. Mais nous revoici encore un 21 janvier, en 1877 !

« De par le roy, je jure aujourd'hui, le 21 janvier, de terrible mémoire, l'anniversaire de l'assassinat du roy de France et de Navare, Louis seizième du nom, qu'hier la dernière nuit c'était la dernière fois ; pour jamais ; racheté par le sang royal, le Saint Graal. Absolument la dernière fois, sous peine de cesser d'être roi. »

Le roi ne savait pas si bien dire : ce ne fut pas la dernière fois, et il cesse d'être roi. Le 12 juin, Louis II, déclaré fou, était déposé et enfermé au château de Berg ; le 14, il se noyait ou était noyé, avec son médecin, dans le lac de Starnberg.

La beauté

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre.
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Eternel et muet ainsi que la matière.
Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris :
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.
Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études ;
Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

CH. BAUDELAIRE.

LA TIMIDITÉ VAINCUE

Un conte de Mercédès Smitt

JE suis timide, pour un homme c'est une calamité, une catastrophe en affaire comme en amour. Je perds les pédales à la moindre occasion, j'ai peur, je suis un homme-lièvre affolé par la moindre entorse à mes habitudes. Quant aux femmes, une gamine de seize ans qui me parlerai avec force me ferai perdre la tête, ou me conduirai par le bout du nez. Depuis des années je cherche en vain à me guérir, faire triompher en moi quelques réflexes pour m'épargner ce supplice qui fait de moi un demi-mâle, un être diminué. Quand je me réveille chaque matin, face à mon miroir, je me déshabille, j'examine le jeune homme qui est là face à moi, et je songe au ridicule de ma virginité intacte alors que je suis un homme de vingt-trois ans, parfaitement normal au dire de mon médecin.. Mais marqué par une effroyable timidité. Bien sûr par deux fois aupres de filles tarifées j'ai cherché à me libérer.. Mais ce fut un effroyable fiasco. La première, une accorte brune de quarante ans me fit presque monter de force dans un hôtel minable du quartier des halles. Je me donnai du courage face à cette créature bien chair, et en moi-même je la désirai. J'étais absolument persuadé que tout se passerai bien. Après l'escalier, où la vision de sa croupe rebonde attisa mon désir, ce fut la chambre.. Et la mediocrité du lieu, la hâte de la femme, la cérémonie sans pudeur de la toilette de la fille là devant moi, la jupe retroussée sur des chairs douteuses, tout cela déclancha en moi un bloquage moral et physique. La fille après m'avoir examinée comme un maquignon, fit ma toilette.. seconde apres seconde je m'asexuais. Et malgré sa science, et le point d'honneur qu'elle prit à m'en donner pour mon argent, je restais sans voix, paralysé, incapable du moindre réflexe, fou de peur.

C'est sous ses lazzis et ses réflexions crues que je me retrouvais dans l'escalier, pour fuir minable dans l'ombre de la rue. Pendant des mois, tenaillé par le désir je marchais chaque soir dans le quartier des filles cherchant à me donner du courage, vivant dans le fol espoir qu'un miracle me permettrait de franchir le seuil de ces hôtels glauques ou l'hygiène et le désir remplacent l'amour et la poésie. Un soir une me parut plus accorte et plus maternelle, elle était sur le seuil d'un hôtel modeste, seule, et n'interpellait pas les passants. Sans un mot je la suivis vers sa chambre. Le cérémonial se renouvella, serviette, petit cadeau, toilette robe retroussée. A demi nue elle se dirigea vers moi. Elle comprit, car dans un bon sourire elle me dit :

— Ça va mon gars, malade, allons viens, je ne te ferai pas de mal.

Et je me laissais faire, tel un enfant. Elle me déshabilla, s'occupa de ma toilette, puis me fit allonger sur le lit. Pendant un moment elle chercha à réveiller en moi une étincelle de désir. Allongé sur le dos, les yeux mi-clos je regardais le dos et la nuque de cette femme demi couchée sur moi, cette croupe offerte là près de mon épaule, généreusement tendue à la portée de mes mains, et que je ne caressais pas. Et sa chevelure, sa nuque, ses mains, sa tête s'agitaient en cadence, et ça n'était pas moi qu'elle caressait, j'étais insensible, paralysé, captif. Au bout d'un quart d'heure, après avoir tout tenté, cherché les initiatives les plus audacieuses, elle m'abandonna et disparut.. Non sans m'avoir donné un baiser presque chaste comme on en donne à un mourant..

★

Trois mois passèrent, mon médecin m'avait ordonné un traitement électrique.. à réaliser par un guérisseur.

★

— Dans votre cas, la médecine ne vous abandonne pas, mais il vous faut un choc.. voyez donc ce professeur X, il est masseur, mais pratique en secret un procédé électrique . si ça ne vous fait pas de bien, cela ne vous fera pas de mal

★

Et me voilà un beau soir dans une étrange banlieue, cherchant le pavillon discret du professeur électro-masseur.. Pendant une heure, de traverses en boulevards neufs je finis, renseigné par des commères, par découvrir le pavillon du guérisseur. La maison banale, le pavillon sans caractère, le jardin à l'abandon, et la nuit naissante par dessus. Je sonnais, un frêle grelot intérieur me répondit. La nuit et la brume envahissaient le boulevard, aucun bruit, aucune lumière.. Pour un timide j'étais servi..

Pendant quelques secondes je désirais ardemment que personne ne vînt au devant de moi. Je reculais dans l'ombre du portail heureux de cette absence, lorsqu'une lumiere empourpra la vitre de la porte. Lentement elle pivota. Une jeune femme était là. J'avais espere un vieux rebouteux, c'était Venus qui était sur le seuil. Je balbutiais :

— M.. mmm Monsieur le professeur X

Une voix agréable me repondit :

C'est ici monsieur, donnez vous la peine d'entrer.

Et me voilà dans l'intérieur. Un appartement agréable, de style anglais, plein de fleurs fraîches, loin de l'antre classique des guérisseurs. Aucun rapport avec le studio des rebouteux. Rouge jusqu'aux oreilles, je balbutiais encore :

— Je voudrais voir le professeur.

Et la foudre tomba à mes pieds. La jeune femme me regarda longuement et dit :

— Le professeur X, c'est moi

Je ne pouvais plus reculer. Mais j'inventais vite. J'évoquais un rendez-vous urgent, et proposais une autre heure, un autre jour pour les soins.

— Non, me répondit calmement la jeune femme. Non, votre médecin m'a téléphoné. Il m'a explique votre cas. Soyez sans crainte. Je ne vous mangerai pas. Suivez moi

Et sur ses talons je marchais. Je ne vous mangerai pas.. et je ne sais quel démon de la concupiscence me faisait évoquer la dernière entrevue avec la prostituée. Le mouvement de la tête de la femme, la

Selina
Jones

la ravissante Bobbie Shaw

cadence de cette nuque, cette agitation devorante sur mon corps

Son cabinet de travail était tendu de velours rouge Les murs garnis de rayons Cela était intime, et gentiment féminin. Longuement face à moi, elle me regarda. Puis face à moi elle prit place dans un fauteuil, dédaignant son bureau. Je restais debout, figé, paralysé. La beauté de cette femme m'immobilisait Un mot d'elle me fit revenir à moi.

— Mettez-vous à votre aise monsieur.

Ce « monsieur » augmentait encore mon trouble C'était le « monsieur » d'une examinatrice, le « monsieur » étrange d'une servante Je restais sans voix, face à elle.

Elle était là devant moi. Ses jupes ultra-courtes révélaient ses cuisses amples.

— Laissez-vous aller me dit-elle dans un gentil sourire. Dans une heure vous ne serez plus le même

Elle marcha vers moi. Ses deux mains se posèrent sur mes épaules. Lentement, avec des gestes très doux elle m'entraîna. Dans un coin de son bureau, il y avait un divan de cuir noir

— Déshabillez-vous complètement et allongez-vous. Je vous laisse quelques minutes. Allons

Elle diminua la lumière et se retira. J'étais fou de peur. La panique, la trouille, me faisaient claquer des dents Les mains moites, les gestes bêtes j'obéissais Les boutons glissaient mal. Je jetais des regards de bête traquée vers la porte Mes chaussures ne s'enlevaient plus. La honte me fit hésiter sur mes chaussettes ridicules .. Mais tel une vierge face à des satyres, en proie à je ne sais quelle pudeur je gardais mon slip. Je m'allongeais. Le froid du cuir acheva ma

déroute morale. Je demeurais un long moment seul. La pénombre me calmait lentement. Elle entra. Elle portait une blouse d'un blanc presque lumineux. Elle marcha vers moi. Et sans une seconde d'hésitation elle se plaça contre moi. Elle était assise là, contre ma hanche, et la tiédeur de son corps ample et généreux me troubla davantage. Elle brancha un minuscule instrument de verre à une fiche. Et l'instrument se mit à crépiter. Avec des gestes très doux elle me massa le visage et la poitrine, puis promena son stylet sur mon torse.

— Détendez vous. Là doucement, reprenez votre calme. Ne pensez pas à moi.

Et ses mains se mirent à courir sur mon corps. A un moment elles rencontrèrent le nylon de mon slip.

— Pourquoi ça, me dit-elle avec autorité. Enlevez-le.

Je tentais en rougissant de l'enlever, et je gigotais sur la couche.

— Debout, là devant moi. Allons de la volonté.

Et chose extraordinaire, j'obéis. Là, face à elle, à quelques centimètres de son visage, je fis glisser la dérisoire culotte.

Dans la pénombre, tandis que grésillait le petit pointeau électrique, je voyais son beau visage, ses cheveux blonds, ses hanches larges écartées sur la couche de cuir, ses épaules de femme. Elle leva les yeux vers moi.

— Allons, que craigniez vous. Vous ne voulez pas que je vous déshabille.

Et mes mains tremblaient, le slip à demi descendu je restais ainsi, face à elle, et mon trouble, ma timidité fit subitement place à je ne sais quel désir. Elle le remarqua. Imperturbable elle me regarda de nouveau longuement.

— Mais c'est merveilleux, les réactions sont loin d'être toutes identiques.

Et ses mains se portèrent sur le reste de linge qui s'enroulait sur mes cuisses. D'un geste brusque elle acheva de me dénuder.

— Allons, allongez-vous de nouveau.

Et ses mains me parcoururent. Ce n'étaient certes pas des caresses, mais cela me faisait gémir d'aise. Je me pliais à ses moindres commandements. Je faisais le pont, je me roulais sur le côté, je me levais, j'étais en arc, en courbe, en serpent amoureux. Et ses mains jouaient sur mes chairs, je ne sais quelle symphonie. Elle s'était levée, elle se penchait par instant au-dessus de moi. Ses mains pétrissaient mes cuisses, et le diabolique stylet aux étincelles bleues crépitait sur mes chairs.

Par instant, je sentais ses seins lourds rouler sur mon torse, ses cuisses fortes reposer longuement sur mes hanches. Son visage était près du mien, sa bouche ouverte par l'effort, près du mien. J'étais fou, et mon désir était plus que visible. Et ce fut moi, qui brusquement me soudait à elle. La lutte fut brève, folle, pourpre. Elle était nue sous sa blouse. Le stylet électrique tomba sur le parquet, et la lumière s'éteignit. Nous étions ivres d'amour. Je la renversais sur la couche de cuir. Je déchirais ses dessous, et brutalement je me jetais sur elle, avec un cri rauque. Un long moment, nous luttâmes ainsi, cherchant notre mutuel plaisir. Et double bonheur, nos deux voix se mêlèrent.

Je suis parfaitement guéri. Mais ce soir-là, sur le seuil de sa porte, elle m'a avoué n'être que la femme du professeur X.

FIN

Et voilà Sybil Simone, un de nos plus jolis modèles allemands. Elle a 21 ans, elle aime sa maison, la pâtisserie, le sport et l'amour... (etc). La voici préparant déjà Noël pour réveillonner avec son meilleur ami...

déshabillage agaceries

AVEC ROSEMARY GARCIA

une terre d'amour : la France

(Suite)

Cette nouvelle indépendance de la femme se manifestait dans les domaines les plus divers. Ainsi, jeunes filles et jeunes femmes raffolaient d'une danse où l'homme saisissait sa cavalière par la taille pour la soulever. Or, le parlement d'Aix-en-Provence, composé sans doute de vieillards pudibonds et grincheux, eut l'idée saugrenue d'interdire cette « volte ». Aussitôt, des centaines de « dames » menacèrent de marcher sur Avignon pour occuper le Palais des Papes. Le parlement capitula.

Consciente de ses droits, la femme de la Renaissance était également fière de sa beauté. D'autant que la découverte du nombre d'or et l'engouement pour la statuaire grecque avaient rendu au corps humain les proportions harmonieuses que les représentations du Moyen Age avaient si fâcheusement perdues. L'Ecole de Fontainebleau, ce groupe de peintres formés par les artistes italiens que François Ier avait appelés « avec un flair de jouisseur », consacra toute une fresque à la gloire d'Eros. Portraits de femmes nues, traités avec un art exquis, et pour lesquels avaient posé plusieurs dames de la Cour. Par la suite, cependant, on devait faire preuve de plus de retenue. Seule la partie supérieure du corps féminin fut jugée digne d'être exhibée (on retrouve ici cette obsession du sein qui, depuis la fin du Moyen Age, avec les robes à baconnet relevant la poitrine au point « qu'on pouvait y poser un chandelier », devait dominer la mode jusqu'à Lolobrigida et Brigitte Bardot). On se plaisait à représenter les favorites royales assises dans leur bain, bien qu'elles n'eussent guère l'habitude des ablutions aussi complètes. D'ailleurs, vers la même époque, l'auteur d'un traité d'hygiène informait ses lecteurs qu'il n'avait jamais pris un bain de sa vie, et qu'il ne s'en portait pas plus mal. A l'opposé, une femme écrivain conseillait vivement à ses « sœurs » de prendre soin de leur corps, pour leur propre satisfaction et celle de leur mari. La propreté physique n'était alors point vertu courante — d'où l'emploi de force parfums — si l'on en croit Gratian du Pont qui, dans ses « Controverses des Sexes » (1530) donne des détails effarants sur la lingerie féminine, telle qu'il l'a vue au bal et ailleurs.

(à suivre)

POURQUOI CRIE-T-ELLE ?

(La barbare prisonnière et son bourreau vous l'expliquent pages suivantes)

la belle prisonnière et son bourreau

Un « Cancan-Sketch » réalisé par le célèbre photographe anglais Russel Gay.

une extraordinaire imposture :

Mademoiselle MOLIÈRE

Il y avait foule, ce 17 février. La célèbre troupe de Molière interprétait « Le Malade imaginaire », créé un an plus tôt, jour pour jour, par son illustre auteur mort sur la scène, raillant la médecine.

Toute la Cour s'était retrouvée à cette soirée mémorable. Tous les grands noms de France, les plus belles femmes du royaume, les grands commis du régime, les hauts magistrats du Roi Soleil assemblés formaient un parterre frémissant et sensible.

La tempête d'applaudissements qui saluait chaque tableau semblait s'adresser plus spécialement à la délicieuse Armande Béjart, la veuve du génial comique, Madame Molière, que les mauvaises langues désignaient à la ville plus familièrement sous le vocable de Mlle Molière.

Le portrait plein de finesse et de grâce qu'avait esquisse de sa femme Molière dans son « Bourgeois gentilhomme », témoigne bien du charme indéfinissable qui se dégageait de sa jeune épouse, et qui lui gagnait tous les cœurs.

La pièce touchait à sa fin et les spectateurs unanimes s'étaient levés, faisant à la troupe une véritable ovation, voulant rendre ainsi un hommage aussi vibrant que respectueux à l'illustre comédien, disparu comme un capitaine sur le pont de son navire en détresse.

A l'un des derniers rangs de la salle où se donnait la comédie un homme d'une belle prestance, sobrement vêtu mais avec recherche, l'épée au côté, n'avait cessé durant tout le spectacle d'applaudir avec un enthousiasme frénétique lorsque apparaissait sur scène Mlle Molière. Ce n'était certes pas un jouvenceau car il accusait bien, pour un observateur impartial, une cinquantaine d'années. En l'occurrence il s'agissait de Messire François Lescot premier Président au parlement de Grenoble, venu à Paris appelé par les devoirs de sa charge. Ce soir-là Messire François Lescot fut littéralement envoûté par la veuve de Molière, dont il devint follement amoureux.

A la sortie, le grave personnage se mit aussitôt en quête de moyens d'approcher l'objet de sa flamme. Il apprit ainsi que la charmante Armande Béjart n'était pas tellement intransigeante, ni irréprochable, voire tellement digne du nom qu'elle portait. Plusieurs amants, disait-on, s'étaient partagé ses faveurs, mais quand on est amoureux comme l'était le premier Président on ne s'arrête point à de telles fadaises ni à des calomnies évidentes, aussi fut-ce pour lui une véritable aubaine que de rencontrer, certaine dame Ledoux, « faisant métier (avoue la chronique) d'arranger les personnes, d'aplanir les obstacles, de procurer les occasions » et qui devait lui donner par ailleurs tous apaisements.

Vous paraissez connaître particulièrement Mlle Molière. Compte-t-elle parmi vos amies ? Avez-vous la possibilité de lui parler, de la voir ? Je désire tellement la connaître que je donnerais n'importe quoi pour lui dire toute ma profonde admiration et l'amour qu'elle m'inspire.

— Monseigneur, répondit la matrone au président Lescot, dire que Mlle Molière est une amie serait exagéré de ma part et grand mensonge, mais j'ai peut-être un moyen de la voir et de vous la faire rencontrer ici même. Accordez-moi l'honneur de votre confiance et je ferai l'impossible pour vous satisfaire.

— Je vous donne toute licence pour mener l'affaire à bien. Ne regardez pas à la dépense. Prenez cette bourse d'or. Ce n'est qu'un commencement et sachez que je ne suis point un ingrat.

Or, l'entremetteuse comptait parmi ses pratiques une femme galante, Marie Simonnet, désignée plus couramment par ses clients : la Tourelle, une fort belle fille ma foi, très jolie, du même âge que Mlle Molière.

et qui lui ressemblait si étonnement que l'on pouvait les prendre l'une pour l'autre.

Notre commère, fine mouche, avait vu immédiatement le parti qu'elle pouvait tirer de cette étrange et miraculeuse ressemblance, aussi n'hésita-t-elle point. Le jour même, faisant diligence, la Ledoux se rendit chez la Tourelle à qui elle proposa de passer pour Mlle Molière. L'aventurière consentit à tout et ne recula devant rien pour que l'illusion fût complète. Il fut entendu qu'elle recevrait de sa complice un honnête bénéfice sur les sommes que celle-ci percevrait.

Le lendemain (il ne fallait rien précipiter), la Ledoux annonça au Président que la délicate négociation, dont il l'avait chargée, avait parfaitement réussi

— Mlle Molière a bien voulu consentir à une rencontre, vous sachant par mes soins homme de grande condition. Elle viendra ici, ce soir même, tant elle a été touchée par le vif sentiment qu'elle vous a inspiré et que j'ai su lui dépeindre avec fidelité.

Le premier Président, dont la joie touchait à la félicité, compta les heures, se morfondant. Enfin, le crépuscule s'annonça ; aussi se fit-il transporter en chaise en toute hâte vers le lieu de son bonheur. A peine fut-il entré, que la pseudo Mlle Molière arriva « vêtue simplement comme une personne de qualité qui craignait d'être reconnue », elle imita la toux éternelle de Mme Molière et ses airs nonchalants, elle parla de ses vapeurs, des ennuis du théâtre ; elle fit valoir au Président de la complaisance qu'elle avait eue de venir dans un lieu dont le nom seul lui faisait horreur. Il répondit qu'elle n'avait qu'à prescrire la mesure de sa reconnaissance, et que tout ce qu'il possédait au monde était d'avance en son pouvoir. La Tourelle fit l'opulente ; elle ne demanda qu'un collier pour sa fille. On alla, sur-le-champ, en quérir un chez un joaillier du quai des Orfèvres.

— Et vous, chere amie, que choisissez-vous ? lui demanda l'inflammable Président.

Intelligente, la Tourelle se contenta d'un bijou de peu de valeur, laissant le Président stupéfait de tant de désintéressement chez une comédienne et convaincu que son amour avait trouvé un écho certain. Bien entendu (on le devine), le soin de « plumer le pigeon » était laissé à la Ledoux, qui s'acquittait de cette tâche d'ailleurs avec beaucoup de délicatesse

Les amants ne se quittèrent pas de la nuit. Le Président nageait dans le bonheur le plus complet. Tout glorieux de sa conquête, à peine s'étonna-t-il d'avoir obtenu à si bon marché les faveurs d'une actrice en vogue, le point de mire de tant d'entreprises galantes. Il observa (avec scrupule) les clauses du contrat exigé par la Tourelle, à savoir « de ne jamais faire mine de la connaître hors du lieu de leur rendez-vous. »

C'est bien ce qui pouvait le plus peiner le bon président Lescot : ne pouvoir faire de confidences à personne, ni même aller sur le théâtre comme les jeunes seigneurs qui occupaient les banquettes encadrant la scène et qui échangeaient avec les actrices, regards, sourires et propos grivois. Enfermé dans sa loge pendant les représentations qu'il suivait assidûment (on s'en doute), l'amoureux provincial ne pouvait qu'admirer de loin sa maîtresse ou celle qu'il croyait telle et l'applaudir à grand fracas

Un mois plus tard, alors que la troupe jouait la « Circée », de Thomas Corneille, cette tragi-comédie où Mlle Molière recueillait tous les suffrages, tant par la magnificence de son costume que par l'étrangeté de sa coiffure, le premier président Lescot tendit l'oreille. D'une loge voisine le nom de sa Dulcinée venait d'être prononcé à voix assez haute pour qu'il le distinguât.

— Je vous assure, comte, que la Molière est au mieux avec un certain du Boulay, de petite noblesse. On prétend qu'il va l'épouser.

— N'en croyez rien. Elle l'a ruiné.. c'est une affaire réglée. On dit que le nouveau prétendant serait un de ses camarades, Quérin d'Etriché, qu'elle a enlevé à une comédienne de la troupe. Ce maraud se pique de poésie et lui adresse des vers. Il l'épouserait que je n'en serais point autrement étonné. On prétend qu'elle n'a plus rien à lui refuser.

Le pauvre Président avait capté ce dialogue. Le voilà devenu aussi dangereusement jaloux qu'amoureux.

suite dans notre prochain numéro

▲ Arabelle O'Herey ne rêve que de Paris. Malgré ses origines nordiques, cette ravissante rousse (naturelle) a un caractère de feu. Pour l'instant, vous pouvez l'admirer au « Miami Club » à Hambourg.

Cette ravissante et non moins ordonnée jeune femme est la secrétaire d'un lord britannique. Elle se nomme Cindy Smith, elle parle 3 langues, possède en plus d'un corps admirable deux licences. Elle pose pour les photographes anglais par simple plaisir. « Il y a bien des gens qui jouent au golf pour se délasser », dit-elle. ▶

CES DEMOISELLES CAUSENT

Louisette — Tu y vas un peu fort, ma petite Gisèle. Vraiment tu abuses... Alors, c'est vrai, Charles est ton amant ?

Gisèle. — Oui, ma chère, et quel amant !

Louisette — Le premier, au moins ?

Gisèle — Oui... enfin, presque...

Louisette — Mais, tu vas te marier, j'espère...

Gisèle — Avec qui ?

Louisette — Cette question ? mais avec Charles, parbleu...

Gisèle — Pourquoi faire, maintenant ?...

Sue
Lyons

AVEZ-VOUS DU TEMPÉRAMENT ?

Les questions suivantes ont été soigneusement choisies, mais vos reponses ne peuvent fournir d'indications sérieuses qu'à la condition d'être faites avec sincérité et le maximum de spontanéité.

Répondre par oui ou par non aux questions suivantes

1° — En général vos réactions sont-elles l'exact contraire de l'enthousiasme ; pouvez-vous demeurer impassible là où d'autres s'exalteraient ?

2° — Trouvez-vous dans les spectacles chorégraphiques un mode d'expression auquel vous êtes particulièrement sensible ?

3° — Quelle que soit votre fidélité envers l'être aimé, demeurez-vous absolument indifférent au charme du passant ?

4° — Au cours d'une lecture, si vous rencontrez une scène d'amour suggestive, prenez-vous plaisir à la relire deux ou trois fois ?

5° Selon vous, le plaisir intellectuel peut-il égaler celui de l'amour passion ?

6° — Parmi les mots suivants, rayez ceux auxquels vous ne pouvez associer aucune idée d'ordre sexuel :

PRINTEMPS - CEINTURE · SAVEUR · ORIENT · CIGARETTE · MAGIE · VOLUBILIS · SOURCE · SATAN · SYMPHONIE.

7° — Pensez à un peintre que vous appréciez et rappelez-vous l'œuvre de sa production qui vous a particulièrement frappé. Noter le thème de sa toile

8° Soulignez spontanément parmi les suivantes, la couleur qui a toujours votre préférence :

NOIR - VERT - ROUGE · BLEU · JAUNE · BLANC · VIOLET.

9° Associez aussi rapidement que possible aux mots de la colonne de gauche l'un des cinq qualificatifs qui les suivent, en le soulignant au crayon. (Votre choix doit se faire en cinq secondes.)

LEVRES : Pâles · sèches · muettes · chaudes · tristes.

NUIT : Sombre - silencieuse, froide · étoilée ·reposante.

ELAN : Souple · léger · périlleux - joyeux · infini.

ETREINTE : étouffante · lascive · cruelle · répugnante - éperdue.

(voyez les résultats en fin de revue)

NOTRE CONTE HISTORIQUE

dans le secret des harems :

LE JOURNAL INTIME DU DERNIER EUNUQUE...

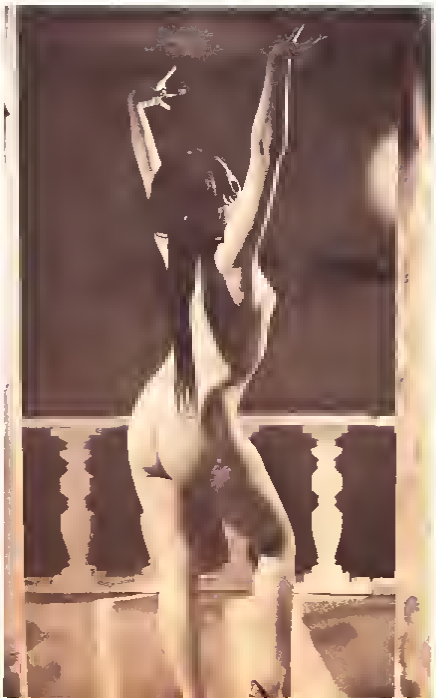
Le dernier eunuque n'a pas écrit ces Souvenirs mais il les a dictés à notre correspondant particulier, fidèle en cela aux vieilles traditions turques, selon lesquelles il est infamant, pour un homme de qualité, de lire ou d'écrire.

Ces Souvenirs, les premiers du genre qui aient paru, constituent un document à peu près unique concernant la vie et l'influence des « gardiens de lit » (traduction littérale d'eunuque) sous l'empire ottoman. Ils détruisent également la légende, solidement établie par Montesquieu, de l'eunuque souffrant mille morts en contemplant des scènes dont il ne pouvait être que « l'impuissant » témoin.

Selim Moustafa Aga qui fut l'un des chefs du sérail impérial, garde encore, à quatre-vingts ans, l'apparence d'une vigueur extrême. De taille moyenne, les épaules larges, le visage imberbe et le crâne complètement rasé, ses lèvres minces font penser à tort qu'il doit être cruel, tandis que ses yeux, d'un bleu très pur, ont le reflet trompeur de toutes les innocences.

Pendant tout le temps qu'a duré ce récit, Selim Moustafa Aga, qui portait une chemise de soie crème largement ouverte sur une torse absolument lisse, but à longs traits des verres de raki et des verres d'eau glacée.

Il est en train de vendre tous les trésors qu'il avait amassés au sérail impérial, ce qui l'aide à vivre, et, chaque jour, il égrène les souvenirs de ce qui fut pour lui la splendide époque.



Le terme d'eunuque lui-même ne doit pas être pris dans un sens trop absolu. Au serail impérial, il existait quatre catégories d'eunuques. **Primo :** ceux qui étaient privés de toutes les parties extérieures de la génération. **Secundo :** ceux qui, incapables d'engendrer, pouvaient néanmoins se livrer à l'acte charnel. Avant les princesses et les odaliks du sérail, les matrones romaines en ont su quelque chose. Avec eux l'amour était sans danger, mais le plaisir non moindre. **Tertio :** ceux dont les glandes génitales avaient été simplement écrasées dans l'enfance — c'est-à-dire pressées par une main vigoureuse. Ceux-là pouvaient non seulement se livrer à l'acte charnel, mais encore engendrer quand par hasard, certains vaisseaux séminifères étaient restés chez eux à l'état intégral. **Quarto :** enfin ! ceux, beaucoup plus rares, à qui on n'avait fait perdre qu'une glande génitale. Ceux-là étaient des hommes presque normaux.

Ils n'étaient pas nombreux autour du harem du Padischah. Mais quel qu'ait été leur degré d'émasculation, les eunuques ont souvent joui d'un pouvoir solide, au sérail, en régnant sur le cœur et sur les sens d'une sultane.

Et sans parler des rivalités entre eunuques à propos de femmes. Ainsi le chef des eunuques noirs — le « kizlar aga » — était **presque toujours l'adversaire du chef des eunuques blancs.** Les eunuques noirs étaient choisis

comme tels parce qu'ils représentaient le monde arabe et africain au temps où l'empire s'étendait jusqu'au Maroc.

Devant notre étonnement qu'il pût exister des eunuques qui ne fussent pas complètement eunuques, Sélim Moustafa Aga a souri.

« Les chefs des eunuques, noirs ou blancs, ont toujours eu leur propre harem. Comme il leur appartenait de garnir en partie le harem du Padischah, quand ils marchandaient une femme pour le souverain, ils en marchandaient une pour eux-mêmes. Le prix d'achat se confondait avec celui de la femme destinée au maître.

« Le nombre de femmes dont se composait le harem d'un chef d'eunuques, dépendait beaucoup des goûts, des aptitudes, des biens et des propriétés de l'intéressé. Tel chef d'eunuques avait des terres en Anatolie, à Chypre, à Rhodes, dans d'autres provinces de l'empire. Souvent, sa fortune était considérable, et chacun de ses « manoirs » était garni de quelques femmes. En moyenne, le chef des eunuques blancs et le chef des eunuques noirs, possédaient chacun une quarantaine de femmes.

De tous temps, les chefs eunuques ont joué un rôle politique très important. Suleyman Aga, chef des eunuques noirs, était considéré comme un père par Sultan Mehmet IV. Quand une conspiration de palais voulut renverser sultan Mehmet IV, qui était encore enfant, et sa mère, la belle sultane Tarhan, le Sadr'azam Siavouche Pacha, pour sauver la situation, commença par alerter le chef des eunuques noirs, Suleyman Aga. Un Conseil réunit le premier ministre, le chef des eunuques noirs, sultane Tarhan et le jeune souverain. Le premier ministre fit un dramatique exposé de la situation : « Nous sommes perdus ! » disait la mère. « Sauve moi ! tu es mon père, sauve-moi ! » disait le petit empereur au chef des eunuques noirs qui était l'amant de la sultane Tarhan. Il se recueillit un instant, puis il dit à Sultan Mehmet : « Sois tranquille, mon Padischah ! Demain, s'il plaît à Dieu, toutes les têtes de tes ennemis seront à tes pieds. » Puis il s'élança, suivi de trois cents esclaves, et alla étouffer la conspiration tramée dans le harem même par une autre sultane, qui tomba sous ses coups.

Quand la Grèce se trouvait sous la domination de la Sublime Porte tous les revenus que procuraient Athènes et sa province étaient l'apanage du chef des eunuques noirs.

« Aucune faveur ne pouvait être obtenue du Padischah, si les chefs des eunuques n'y avaient, préalablement, donné leur consentement : il fallait d'abord capter la protection et la bienveillance des chefs des eunuques qui s'enrichissaient sans cesse. Leurs fortunes colossales ont été souvent un objet de scandale.

« Généralement, le chef des eunuques blancs ou le chef des eunuques noirs était l'amant de la souveraine mère, la sultane Validé. Et pendant la minorité d'un souverain, c'est avec cet eunuque que la princesse gouvernait l'empire, ou mieux « le monde », comme on appelait alors l'Etat.

« Le sultan Mourat eut le plus beau harem et sa chambre à coucher fut la plus voluptueuse qu'on puisse imaginer. Elle était surmontée d'une coupoule autour de laquelle courait un chemin de ronde. Tout y était superbe : faïences fleuronnées aux bordures d'un rouge inimitable en relief, niches de marbre à fond de céramique. Les murs étincelaient de turquoises, d'émeraudes et de rubis.

(à suivre)

Vicky
Vermont

AVEZ-VOUS DU TEMPERAMENT ?

— *Après avoir répondu aux questions du test, additionnez les points correspondant à vos réponses de la manière suivante :*

Marquez DEUX points si vous avez répondu OUI aux questions DEUX et QUATRE (un point pour chacune)

TROIS points si vous avez répondu NON aux questions UNE, TROIS, CINQ (un point pour chacune).

UN point *si vous avez rayé moins de trois mots à la question n° 6*

UN point si l'œuvre du peintre représentait un nu ou des *formes charnelles* qui vous auraient ému.

UN point si vous avez souligné *une des trois couleurs : rouge, jaune, violet.*

UN point pour chacune des associations : lèvres à chaudes ; Nuit à silencieuse ; Elan à infini ; Etreinte à lascive ou éperdue.

CONCLUSIONS DU TEST

Vous avez un tempérament de glace... Si vous n'avez pu totaliser plus de quatre points. Vous êtes difficile à émouvoir. Consultez un médecin et la vie prendra pour vous une signification nouvelle.

Vous avez un tempérament moyen... Si vous totalisez entre quatre et sept points. Craignez de n'avoir pas été très sincère au cours de cet examen, votre curiosité initiale faisait espérer mieux de vous...

Vous avez un tempérament très suffisant... Si vous avez totalisé entre sept et dix points. Conservez jalousement cette même fraîcheur, vous ne trouverez jamais la vie trop longue.

Vous avez un tempérament exceptionnel... Si vous avez marqué plus de dix points. Votre partenaire peut compter sur vos sentiments, mais n'oubliez pas que l'équilibre humain cède à l'esprit une place d'honneur, ne sacrifiez pas tout à un seul dieu !

Darri
Authia

Ce jeune et beau comédien qui, depuis quelque temps, semble destiné aux rôles de « Taciturnes », assistait récemment à un bal, à l'occasion d'une fête locale, dans une toute petite commune.

Ne connaissant personne et voulant plaisanter, il prit pour « danseuse » un ami qui l'accompagnait, ce qui causa un léger trouble dans l'assistance. Le maire, gros homme sans malice, s'approche du couple masculin et murmura :

— Ici, on ne danse pas entre hommes.

Ce à quoi le comédien, poussant la blague à l'extrême, répondit froidement :

— C'est que moi... je suis pédéraste ! ! !

— Oh ! monsieur ! la règle est pour tout le monde ! répliqua le maire. Pour les étrangers comme pour les autres ! ! !

★

Tout le monde sait à Paris, disait l'autre jour un des journalistas les mieux avertis des dessous parisions, que Lady N... couche avec son chauffeur. Mais je vais vous apprendre une nouvelle sensationnelle : Lady N... vient d'épouser celui qui savait si bien conduire se huit cylindres.

Vérification faite, la nouvelle s'est révélée exacte. Et même les détails abondent.

Donnons le plus piquant : les deux conjoints auraient souscrit une clause, imposée per le mari, et selon laquelle Lady N... ne doit pas engager da chauffeur, sous peine de séparation.

— Ce garçon est prévoyent, estimait notre confrère, il ne tient pas à ce qu'un autre vienne lui servir... du réchauffé !

cancans DE PARIS

La directeur de la publication : Jean Karffelec
55, passage Jouffroy, PARIS-9e
ABONNEMENT : 1 an 30 F
PHOTOGRAPHIE MONT D'ARY 100 bd Richard-Lenoir Paris (11e)
S M I G 1 rue Moreau 53 SAINT-DENIS

cancans
DE PARIS